

# L'Uchronie de Maély

Félix ERMOIRE

Félix ERMOIRE

L'Uchronie de Maély

© Félix ERMOIRE, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4750-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Du même auteur :**

Le Paradis des Mamans édité chez Librinova en janvier 2021

Le Mourre Silencios édité chez Librinova en décembre 2021

L'Imparfait des Corbières édité chez Librinova en mai 2023

1°) « Il est vrai peut-être que les mots nous cachent davantage les choses invisibles qu'ils ne nous révèlent les visibles. »

2°) « Comme remède à la vie en société, je suggère les grandes villes c'est le seul désert à notre portée. »

**Albert CAMUS**

## Prologue

Après onze heures de vol, le triple 7, mastodonte des airs, approchait de l'aéroport de Roland Garros situé sur l'île de La Réunion. J'avais quelques heures d'attente avant de rejoindre le prochain vol pour Mayotte sur un avion de plus petite capacité.

J'allais effectuer ma deuxième rentrée scolaire au Collège de Kaweni situé près de la préfecture Mamoudzou. Chacun veut assurer son évasion par ses propres moyens. J'avais opté pour l'île hippocampe quand, au tout début de l'année deux mille neuf, Maély m'avait brutalement annoncé qu'elle voulait que nous nous séparions. Cette décision m'avait à la fois surpris et en même temps me paraissait inéluctable. Je ne lui avais donné, probablement, qu'une contrefaçon d'amour et j'avais gardé le vrai pour les heures de la nuit. J'avais pensé qu'en changeant d'air, je pourrais plus facilement échapper aux tourbillons des sentiments contradictoires. J'étais parti me réfugier dans les nuages. Mais très rapidement, les milliers de kilomètres que j'avais mis entre l'est de la France et cette île des Comores n'avaient pas suffi pour que je puisse comprendre le néant, mon propre néant. J'avais échappé et renoncé à voir de près le monde que je fuyais et je tentais de saisir les causes de cette rupture.

À Mamoudzou, ville où je résidais depuis le mois de septembre deux mille neuf, j'oubliais que j'avais su m'apercevoir du temps qui passe. Avais-je raison d'aller exhumer des vérités si ordinaires dans ce désert d'eau bleue et chercher à Mayotte les secrets de Champagny-sur-Moselle ? Dès l'annonce de notre rupture, j'eus l'impression de vivre dans une atmosphère de présages mortels qui m'empêchait de voir arriver les jours avec joie. Baignant dans cet état cotonneux quelques jours, je décidai de demander ma mutation pour Mayotte. Professeur de mathématiques dans un lycée réputé de Nancy, cette demande surprit la direction qui n'y mit pourtant aucune objection. Né le treize février mille neuf cent cinquante-neuf, j'avais obtenu mon CAPES en juin mille neuf cent quatre-vingt et j'enseignais depuis les mathématiques. Ma demande de mutation fut acceptée, sans difficulté, les professeurs de mathématiques étaient devenus une denrée rare et les avantages financiers accordés aux fonctionnaires exerçant à Mayotte étaient appelés à se réduire nettement avec la départementalisation en cours.

J'avais donc effectué une première année scolaire dans ce collège de Kaweni. Sur le plan professionnel, l'environnement était certes très différent mais le contenu des programmes de mathématiques à Mayotte ou en Métropole était

identique. L'équipe pédagogique était sympathique mais je ne cherchais pas à établir de relations en dehors du collège, avec des collègues dont les motivations pouvaient être financières mais pas uniquement. J'avais assez à faire avec moi-même pour me préoccuper des états d'âme des autres. Mes compatriotes que j'aurais dû aimer me faisaient peur. Le tableau séduisant des voyages poétiques, des fonds marins merveilleux, du dépaysement et des promesses d'une vie nouvelle ne durèrent qu'un court moment. En dehors de mes activités professorales, il n'y avait absolument rien à faire dans cette île « paradisiaque ». Je tombai dans l'ennui, un ennui inefficace parmi les Mahorais habitués par le temps à tout ce qui n'existait pas. Depuis ma varangue, j'observais couler ce flot intarissable d'ennui. Je retrouvais la nuit les ombres redoutables que je fuyais depuis mon départ pour l'océan Indien. Les cris de Maély qui filaient vers le ciel ne retombaient plus. Un silence sans frontière s'était installé mystérieusement. Je n'osais rien espérer dans cette nuit tropicale où l'image de la lune d'argent se reflétait dans les eaux grises du lagon. Des pensées vaines, des idées qui n'en étaient pas me torturaient jusqu'au petit matin sans pouvoir m'y soustraire. Je tournais en rond et je me heurtais au mur invisible de mon destin.

À l'issue de cette première année et de cette expérience originale j'avais décidé de ne pas renouveler mon contrat pour Mayotte au-delà de la seconde année. Nous étions le premier septembre deux mille dix, je retrouvais quelques anciens collègues et je fis la connaissance des nouveaux arrivants. J'avais eu du mal à quitter la France après ces deux mois de vacances scolaires passés en famille et chez des amis. J'avais d'ailleurs croisé Maély chez ma fille. Je la soupçonnais d'avoir organisé volontairement cette rencontre. Toutefois, ses tentatives pour effectuer un « rapprochement » furent infructueuses. En effet, Maély m'avoua avoir, désormais, une relation passionnée mais platonique, avec une violoncelliste du grand orchestre de Paris. Curieusement cet aveu m'avait plutôt rassuré. J'aurais plus mal réagi si elle m'eut annoncé la présence d'un nouvel homme dans sa vie. Je ne savais pas pourquoi, intuitivement, cette révélation ou plutôt l'interprétation que j'en avais faite, ne m'avait pas surpris. Ce premier séjour à Mayotte, à ruminer le passé entre ce qui aurait pu être et ce qui ne fut pas, m'avait sans doute ouvert les yeux et rendu plus tolérant.

De retour dans cet enfer bleu et vert, au bout de quelques jours je fus saisi du même vertige que l'année précédente. C'était le vertige des femmes et des hommes qui venaient détruire leurs habitudes. Cette île perdue dans l'Océan Indien me communiquait une sorte de maladie de la paresse. Mamoudzou m'apparaissait comme le tombeau du temps. Cédant aux illusions fatales de

l'ennui, je finissais par tenter de me composer une nouvelle sorte de vie.

J'étais, en même temps, envoûté par cette ville qui bourdonne comme un grand hippogriffe couvert de mouches, de taons et roulé dans la poussière. Une forme d'ilinx me gagnait de plus en plus souvent et je ne m'en inquiétais guère. De vagues réminiscences m'embellissaient les jours heureux que nous avons vécus avec Maély. Au cours de ces moments recherchés ou inattendus, je ne savais plus très bien si je n'étais ni tout à fait dans le présent, ni tout à fait dans le passé. J'avais l'impression d'échapper à l'espace et au temps. Cet environnement tropical et les Djinns qui le hantaient, n'étaient pas étrangers à mes troubles de comportement. Il fallait, toutefois, nuancer cette appréciation. En effet la magie noire apparaissait ici, parfois, avec une auréole de lumière.

Je ne devais pas faire partie de ce monde-là. Sur cet îlot, tous mes semblables m'apparaissaient comme des ombres dont la vie tournait autour d'actes répétitifs privés de sens. Depuis une de mes fenêtres, j'observais des heures durant les allers-retours de la barge assurant la liaison entre « petite et grande terre ». En me réfugiant dans cette île, j'avais implicitement renoncé à donner un sens à mon existence. La mélancolie, l'angoisse voire le dégoût m'envahissaient au fur et à mesure du temps qui passait. J'essayais en vain de me secouer pour échapper à ces pathologies narcissiques qui découlaient, je le savais, de mon vide intérieur. Je m'efforçais de m'inspirer des thèses philosophiques développées par un illustre mathématicien du XVII<sup>e</sup> siècle dont les travaux se révélèrent féconds pour la construction de la pensée mathématique contemporaine. L'algèbre de Leibniz énonçait toutes les recettes de la vie intérieure qui justifiait les dégradations de la vie extérieure. Cette métaphysique de l'harmonie et des rapports entre l'être et la pensée ne me permirent pas de trouver la lumière espérée. Devais-je me contenter, encore un an, d'imaginer seulement la vie humaine depuis mon lit ou ma fenêtre ? La nuit je retrouvai les ombres redoutables que je fuyais depuis la métropole. Des silhouettes s'agitaient dans tous les sens pour allonger leur existence de fantôme. Je rêvais d'être sur un navire immobile qui serait bientôt submergé par une vague géante et scélérate en provenance des tréfonds de cet océan cruel et indifférent au sort des femmes et des hommes qui y vivaient. Sous la moustiquaire, je me réveillai brutalement, en sueur, malgré la climatisation. Par la porte ouverte entraient une odeur de nuit et de malheur. Un peu anxieux, je me précipitai sur la varangue pour dissiper les doutes qui m'avaient envahi. Je ne remarquai rien, dans l'obscurité, les eaux du lagon conservaient leur mystère. Je m'interrogeai, tout de même était-ce Poséidon ou Neptune qui avait décidé de rayer de la carte ces deux petites îles à

la suite d'un pari scandaleux ou d'un jeu machiavélique ?

Tout en ressassant ces idées noires, je passais donc l'année scolaire entre le collège de Kaweni et mon modeste appartement dont l'attrait principal était son emplacement. En dehors de mes cours et sous les brasseurs d'air de ma varangue, j'avais eu le temps de dresser les plus longues listes de mes comptes à régler avec la société. Parfois je me croyais un autre. Je déchiffrais chaque minute à la lumière d'une autre existence. Je tins bon cependant, sauvé par la somnolence ou par des colères de vanité. Tout m'invitait au sommeil, à l'abandon et à la résignation. Je courrais après des étincelles qui n'étaient pour moi que des cendres. J'avais heureusement trouvé un dérivatif et je passais de longues heures à décrypter ce proverbe mahorais : « *quand la mer chante, n'allez pas y sauter* ». Le sens de cette métaphore m'échappa jusqu'à mon départ de Mayotte. En revanche, le slogan mahorais « Laissons les infarctus aux Mzougous » était beaucoup plus clair et le révélateur d'un style de vie sans histoire jusqu'à en être indécent. Je ne voulus pas manquer de respect à ces femmes et à ces hommes partagés entre une culture africaine ancestrale et notre civilisation occidentale sûre de sa puissance et prête à imposer son mode de vie. Je m'en sortis en me mentant et en me questionnant. Comment voudriez-vous que l'on prît au sérieux des gens qui ne vécurent jamais plus loin que dans trois cent soixante-quatorze kilomètres carrés ? J'avais honte et je n'étais pas fier de moi. Néanmoins, j'avais conscience que cette ironie si « convenable » était entérinée par nombre de métropolitains.

Le mois de juin venait de commencer, la fin de l'année scolaire approchait, je mettais beaucoup d'espoir dans mon retour vers la France profonde. J'étais au moins certain d'une chose : je n'avais pas trouvé ce que j'étais venu chercher à Mayotte. Je savais désormais que les issues espérées sont toutes de fausses fenêtres. J'avais cherché en vain les mots, la phrase exprimant l'espoir de mon cœur qui mettrait fin à mes inquiétudes. Finalement, j'étais dos au mur. Dès mon retour la réalité me rattraperait identique à celle de mon départ. La parenthèse mahoraise n'avait été qu'une illusion. Lors de mon départ il ne me resterait que de grands désordres d'images. J'avais vu des chèvres et des poules circuler librement sur la chaussée à Mamoudzou. Les rues défoncées s'enfonçaient dans la colline et disparaissaient sous la végétation luxuriante. Lors de mes rares déplacements en dehors de la « capitale » j'avais croisé quelques flamboyants qui semblaient m'encourager à plus d'optimisme. La longévité et les dimensions des baobabs m'inspiraient du respect. Cet arbre mythique et chargé d'histoire représentait, pour moi, un symbole de paix et de non-violence. Pour les habitants

de l'île, il disposait de vertus miraculeuses et de pouvoirs magiques. Les esprits des ancêtres étaient censés vivre dans le tronc de ces arbres gigantesques. Dans cet océan d'ennui si je devais cultiver et entretenir une trace de mon passage dans cet écrin vert cerné d'eau turquoise ce serait les sorties sur le lagon à bord de frêles esquifs. La vision de l'aquarium géant et naturel près de la barrière de corail constituait un privilège réservé aux plus chanceux. Le retour au port de Mamoudzou, escorté par des dizaines de dauphins espiègles donnait l'impression de vivre dans un monde parallèle. Je constatais que l'urbanisation et l'artificialisation des sols mettaient en danger, à mon grand regret, une espèce endémique de lémurien : les makis aux charmes indéfinissables. Leurs petits yeux, d'une couleur non précise, scintillaient et semblaient m'inviter à respirer cette atmosphère de chagrin. Je conserverais aussi en mémoire, cette foule bigarrée dont les rites m'échappaient, partagée entre fatalisme et exubérance. Du haut du minaret, proche de mon domicile, la voix du muezzin, appelant les musulmans à la prière tôt le matin, restera gravée dans ma mémoire. Le bruit strident de cette voix perçait l'aube. De nombreux fidèles sans avoir dormi durant ces nuits chaudes, se levaient machinalement. J'observais l'aube grise qui glissait des toits en tôle dans les rues encore silencieuses où passaient des ombres. Heureusement mon propriétaire avait fait installer à toutes les fenêtres de mon appartement, des barreaux pour empêcher les anges de passer. D'après une légende ou était-ce la vérité, l'obscurité favoriserait la sortie de leur tanière des djinns. Je me demandais si toutes ces histoires n'étaient pas inventées pour faire passer du temps.

Je n'étais pas sorti indemne de ces deux années passées hors métropole. J'avais fait des rêves tellement étranges que j'étais persuadé que c'était les rêves d'un autre, des rêves qui se seraient trompés de dormeur. Néanmoins, le constat global était un constat d'échec. En effet, je n'avais pas su traverser cette frontière invisible qui existait entre ces deux mondes. Pourtant, la barrière est, parfois, si fragile qu'il suffit de la toucher pour qu'elle tombe. Je n'avais pas fait les efforts nécessaires par crainte ou peut-être par peur de quitter un monde auquel j'étais habitué. J'avais vécu à l'Occidental, en observateur, dans un territoire où les codes et les coutumes étaient différents. J'étais parti au bout du monde pour changer de vie et pour faire une rencontre avec moi-même, avec mon être. Au seuil du départ, je me rendais compte, que quel que soit les distances, je restais toujours en sa compagnie. Le bilan était trop maigre pour être positif mais j'étais secrètement satisfait de ne pas faire partie d'un univers aussi limité.

Je sortis de la salle climatisée d'embarquement pour me diriger vers l'Air-Bus